

Un objet ce n'est pas quelque chose d'aussi simple

Je me suis beaucoup appuyée, pour la réflexion que je veux faire avec vous à propos de l'objet, sur les dernières leçons du séminaire de Lacan *La relation d'objet*. J'ai relu ce séminaire avec émerveillement, il n'a pas pris une ride, bien que l'on puisse constater que Lacan n'a pas encore constitué l'un des concepts majeurs de sa théorie de l'objet, l'objet petit *a*.

Or il me semble que les séminaires « *La relation d'objet* » et « *Les formations de l'inconscient* » posent les conditions de possibilité du concept de l'objet petit *a*. J'emploie le mot de concept même s'il ne s'agit pas d'un concept à la manière philosophique. Lacan pose une question fondamentale : Qu'est-ce qui se passe lorsqu'on parle d'objet, objet du désir ou de l'amour ? Cela désigne très souvent le partenaire ou la partenaire du désir et de la jouissance sexuelle. Précisons la question : qu'est-ce qui se passe lorsqu'on parle d'objet et qu'on le pense par rapport à l'inconscient ? Lorsqu'on prend en compte cette dimension qui est marquée chez Lacan par l'altérité, ce lieu Autre ? Qu'est-ce qui se passe quand, sur la question de l'objet, on tire les conséquences de

ce qu'il y ait de l'inconscient. Cela semble tout simple mais c'est révolutionnaire. En effet, la relation d'objet, telle que Lacan la critique et telle qu'elle est critiquable encore aujourd'hui, c'est-à-dire celle qui engagerait la psychanalyse à trouver l'objet qui va combler, met en lumière une dynamique autour d'une satisfaction consciente dont on ne voit pas bien les rapports avec l'inconscient. Même si l'accent, aujourd'hui, est moins centré sur la réalisation dite génitale, mais plutôt sur les réalisations possibles d'un désir de bien-être, de complétude, - en particulier avec toutes les questions qui concernent la toxicomanie mais aussi bien la consommation des gadgets -, même si l'accent, donc, n'est pas le même aujourd'hui que dans ces années 56/57, nous pouvons trouver dans ce séminaire quelque chose qui marque pour nous la rigueur lacanienne, quelque chose qui ne cesse de tenir la dimension de l'inconscient dans la relation d'objet. La question du partenaire sexuel y est toujours posée, même si, phénoménologiquement elle se vit aujourd'hui autrement, selon parfois un partenariat sexuel ou selon une association au capital limité pour une interminable consommation d'objets divers où le pulsionnel feindrait de se séparer du désir.

Je commencerai par quelque chose qui est une plainte ou une affirmation, que nous entendons du côté homme ou du côté femme. Il n'est pas rare d'entendre ce cri obstiné : « je veux cette femme ! » ou « je veux cet homme ! Ce n'est pas seulement que je la - ou le - désire, mais « je l'aime ! » Et cela, encore, que l'on entend parfois, venant d'ailleurs souvent de la névrose obsessionnelle, cette évi-

***Cette obligation
d'avoir peur
chez les enfants,
je l'entends,
comme une sorte
de supplication
pour entrer dans
le monde des
signifiants des
adultes et dans
le rapport au
signifié caché
sexuel***

dence étrange de l'amour : c'est lui ou c'est elle, c'est évident, plus de doute...

Mais pourquoi ? Pourquoi donc est-ce lui - ou elle - qui doit combler le désir et donner cette complétude visée obstinément ? Or, de la part de plusieurs patients, j'ai eu, à cette curieuse question, une réponse ; réponse que j'ai prise au pied de la lettre. Toutes les réponses disaient la même chose : je l'aime, cette femme, parce que, comme Agnès, elle est muette. Ou encore, parce qu'elle est étrangère et que je ne comprends rien à ce qu'elle dit puisqu'elle parle une autre langue. Ceci nous alerte. Qu'est-ce que c'est que ça ? C'est-à-dire l'idée d'un objet qui soit à coup sûr dans une sorte d'évidence aussi troublante, qu'est-ce que c'est que cet objet qui est évident ? Qui est censément un autre ou une autre ? Il me semble que ce n'est pas simplement une image ou un idéal de femme ou d'homme. Mais c'est un point et c'est là que nous retrouverons toute la fécondité des analyses de Lacan dans la relation d'objet, c'est un point autour duquel tout le monde s'ordonnerait. Le monde serait en ordre à partir du moment où il y aurait la possession de cet objet. Mais cet objet, dans nos deux exemples, est placé en dehors de l'échange langagier. L'une est muette comme dans Molière, prise peut-être par le mutisme d'une jouissance indicible - dont parlera Lacan un peu plus tard dans le séminaire *Encore*, qui représente plus un réel de la féminité, qu'un idéal de celle-ci, car on n'est pas dans l'amour courtois - , l'autre, si elle est étrangère et ne parle pas la langue, représente quelqu'un qui semble jouer comme la sirène d'une mélodie hors-langage, qui fait miroiter d'autres jouissances, quelque chose qui serait en dehors de l'échange signifiant avec ce partenaire. Lorsque je faisais remarquer à ces personnes que, dans le fond, ce serait peut-être intéressant de savoir si le désir de la personne visée dans son invocation répondait à sa certitude, stupeur ! Et si on rappelle qu'après tout dans les rencontres, la règle du jeu c'est que le désir du partenaire peut arriver à se dire et qu'on peut demander à la femme concernée, si cela lui plaît, il y a un premier temps de stupeur ! Or, ce qui est seulement rappelé, c'est que dans le rapport à l'autre sexe on ne peut pas passer par-dessus le langage.

Or c'est le point que va tenir Lacan : Le langage va nous rattraper, l'objet qui est désiré et aimé est tissé de langage, on ne peut pas passer par-dessus, et c'est en considérant cela, en

particulier, qu'un deuil profond a pu cesser pour l'un de ces patients. Puisque cette dame ne lui répondait pas, et il en concevait un deuil qui prenait l'allure d'un engouffrement sans borne langagière. Il a fallu qu'on rende possible d'admettre que l'objet visé, devait entrer dans un système d'échanges et de permutations. Et que la perte, si la dame ne voulait pas dire oui, la perte entraînait dans un système de permutations où elle aurait pu être une autre ; bref, que de sirène elle devienne femme. Dans l'autre cas, le système de permutation pouvait être un système de traduction, traduction qui était parfaitement refusée. Pour passer de l'objet d'amour tel qu'il est visé ici et qui, s'il ne répond pas, engendre un deuil sans fond, il faut passer avec Lacan à un objet d'amour certes, mais articulé avec le désir et articulé avec une jouissance qui chez le parlêtre ne peut passer que par les signifiants, et aussi par la lettre, - qui n'est pas encore distinguée à cette période là peut-être, mais nous pouvons le faire aujourd'hui. Quelle relation entretient donc un sujet désirant avec l'objet de son désir et de son amour à partir du moment où on admet l'existence d'un inconscient dont la consistance tient au langage même, et quelle est la position éthique de la psychanalyse par rapport à cette question ? Comment peut-on parler de guérison ? Peut-on parler, définir une guérison par la satisfaction qui serait liée à l'obtention ou à la consommation d'un objet ? Ici l'horizon premier de ces questions tourne autour du partenaire. Les articles des contemporains de Lacan en 1956 tournent autour de l'accès que peut trouver un patient ou une patiente à une réalisation dite génitale de son désir, avec le bon partenaire ou la bonne partenaire, ce qui les situe comme des objets capables de satisfaire le désir, vous l'avez vu dans le début du séminaire. On n'est pas loin vous le remarquez, des premiers écrits de Freud avant 1920, où Freud à propos de l'hystérie, par exemple celle d'Irma ou de Dora, pense qu'un bon mari pourrait être une bonne solution, un élément de guérison. Certes, il y avait pourtant « le rêve de la belle bouchère », et d'autres éléments encore remarqués, accentués par Lacan, pour montrer que le désir de l'hystérique se manifeste sur le mode essentiel du maintien de l'insatisfaction. C'est-à-dire que l'objet, le bon mari, serait insatisfaisant. Et si Dora claque la porte du cabinet de Freud c'est de ne pas avoir été entendue sur ce point essentiel, qui concerne le maintien même de son désir, la possibilité même de sa relance. Car l'insatisfaction hysté-

rique a presque une mission philosophique : Maintenir la relance du désir. Et de toujours dire : « ce n'est pas ça ». Il y a une vieille chanson qui disait cela très bien, « c'est une poupée qui dit non, non, non... ». Or, ce que je voudrais préciser, c'est qu'il y a plusieurs « ce n'est pas ça. » Et si l'insatisfaction hystérique a été un guide pour la psychanalyse, c'est sans doute que le « ce n'est pas ça », pouvait être interprété aussi comme ce qui pouvait dépasser le jeu d'opposition entre frustration et insatisfaction, et ouvrir sur l'inconscient. C'est un point que nous pouvons approfondir.

Chez l'hystérique l'insatisfaction est obstinée, c'est presque un style de vie. C'est une manière d'affirmer une sorte d'indestructibilité du désir, une sorte de fil d'Ariane, qui permet de le reconnaître sous ses formations les plus étranges. Cependant remarquez-le, « ce n'est pas ça », est une phrase un petit peu étrange. Sémantiquement, pas grammaticalement. Avez-vous noté l'absence de référence marquée par le déictique, le *ça*, qui ne renvoie qu'à lui-même. Ce n'est pas *ça*, mais *ça* c'est quoi ? Qu'est-ce que *ça* veut dire ? Et *ça* c'est quelque chose qui est fréquent chez Lacan. On le trouve dans le séminaire *Encore*, par exemple dans cette célèbre phrase « s'il y avait une autre jouissance que la jouissance phallique, ce ne serait pas celle-là » ; sur quoi vient se poser *celle-là*, si ce n'est ce qui est désigné par l'altérité engagée par le début de la phrase ? Alors, *ça*, dans la phrase « ce n'est pas *ça* », *ça* n'existe pas à proprement parler. Ce n'est pas de l'ordre de l'ontologie. Est-ce alors un idéal ? Est-ce ce que le *ça* serait quelque chose qui serait visé comme un idéal ? Je n'en suis pas sûre, en tout cas ce ne serait pas une interprétation très féconde. Il me semble que ce que Lacan essaie de nous faire entendre, dans ces formules qui utilisent souvent le déictique, c'est peut-être que *ça* est un mot qui ne renvoie qu'à sa seule énonciation et à la répétition de cette énonciation.

La deuxième topique de Freud prêtait parfois à une substantialisation des trois instances et en particulier du « *ça* ». Lorsque Lacan insiste sur cette phrase, « ce n'est pas *ça* », ce n'est pas sans arrière-pensée polémique contre une substantielle isolation de l'inconscient qui a été volontiers prise comme si le « *ça* » et l'inconscient étaient semblables chez Freud. Or le « moi » peut-être inconscient, le « surmoi » peut être inconscient. Si donc Lacan interprète « ce

n'est pas *ça* », il indique que ce qui est désigné par *ça* n'est pas autre chose que de la parole et que même si *ça* se réfère à l'inconscient on ne doit considérer l'inconscient que comme le fait de langage. C'est dire que derrière cette phrase, « ce n'est pas *ça* », il y a bien autre chose que le cri frustré.

L'autre point remarquable de cette phrase « ce n'est pas *ça* », est dit dans le paragraphe dont j'ai tiré mon titre, la leçon du 19 juin 1957, page 305 des éditions de l'Association freudienne, Lacan dit « ce n'est pas *ça* », parce que ce qu'il s'agit d'un objet toujours perdu. « *Un objet ce n'est pas quelque chose d'aussi simple, un objet c'est quelque chose qui assurément se conquiert et même comme Freud nous le rappelle ne se conquiert jamais sans être d'abord perdu.* » La question qui se pose alors à nous, tout au long du séminaire où Lacan va parler du petit Hans, est celle-ci : Pourquoi va-t-il parler du petit Hans et de l'objet phobique ? Il y a plusieurs réponses. L'option que je prends pour l'exposé de ce matin avec vous, c'est qu'il ne s'agit pas seulement de l'exposition par Lacan de ce qu'est l'objet phobique. Cela peut servir à le préciser, mais il me semble que Lacan ne nous expose pas son point de vue sur la phobie et sur l'objet phobique ; c'est bien plutôt dans son parcours théorique sur la relation d'objet qu'il repère, qu'il promeut presque quelque chose qui situe l'objet phobique comme le point de départ, comme le mythe de la formation de l'objet par le signifiant. Il dit à plusieurs reprises dans ce séminaire que l'objet phobique *montre* très bien ce que peut-être la formation de l'objet pour le désir, pour le désir tel qu'il est pour la psychanalyse, machiné par le signifiant.

Ce n'est pas une chose cet objet. Il le dit très bien page 311 où il parle du « symbole en tant qu'il est la mort de la chose ». Eh bien l'objet du désir est toujours, parce que pris dans le symbolique, du même coup, la mort de la chose. L'objet du désir si concret qu'il soit, voit sa réalité entière faite par ce qu'il appelle « les bornes milliaires du désir ». C'est un terme que Lacan emploie à propos de l'objet phobique et du fétiche, c'est-à-dire que ce qui va être repéré comme objet, ne le sera que par la chaîne signifiante. C'est là, je pense qu'il reprend d'une autre manière le thème freudien de l'objet perdu, mais pas sur la question de savoir si cet objet aurait été eu ou pas. Ce qu'il pose est tout à fait autre chose. L'objet est perdu parce que il

n'est pas comme ces partenaires visés par les patients dont je vous ai parlé tout à l'heure, - des objets immédiats, pure relation à un objet-, mais il est toujours *autre chose*, à cause du langage, parce qu'il est défini comme objet à partir du tissu même du signifiant.

Il ne s'agit plus du tout d'accentuer la problématique de l'être et de l'avoir, même si Lacan en a joué, en a parlé. Il me semble que l'objet est perdu parce qu'il ne peut qu'être toujours *autre chose* dans la mesure où il est ce réel que tient le réseau des signifiants et sera défini plus tard comme l'espacement littéral de la demande. Et si j'avais donné un horizon quelque peu mélancolique aux cas que je vous avais décrits, c'est que ces personnes ne pouvaient pas faire le deuil d'objet d'amour qu'ils n'arrivaient pas à rencontrer ; sans doute ces aimés visés n'étaient-ils pas situables comme objets tressés dans ce réseau des signifiants qui les altèrent toujours d'une valeur d'échange.

Pourquoi, derechef, Lacan reprend-il dans ce séminaire et dans « *Les formations de l'inconscient* », le cas du petit Hans ? Il ne s'agit pas de faire un cours clinique, en tout cas pas seulement, et c'est alors par surcroît que nous en apprenons sur la phobie. Je voudrais vous montrer dans cette lecture quelque chose qui insiste dans notre travail et qui l'oriente comme une méthode. C'est le début de la leçon du 3 juillet 1957. » *Vous savez que c'est dans ce registre des questions posées par Freud, que j'entends faire mon commentaire, cela ne veut pas dire pour autant que je veuille faire de chacune de ses oeuvres un système qui se ferme, ni même de la totalité de ses oeuvres un système qui se ferme. L'important est que vous ayez suffisamment appris, et que vous appreniez chaque jour mieux qu'il change les bases mêmes, si on peut dire, de la considération psychologique, en y introduisant une dimension étrangère à ce que la considération psychologique comme telle, a été jusqu'ici, que c'est le caractère étranger de cette dimension par rapport à toute fixation de l'objet qui constitue l'originalité de notre science et le principe de base dans lequel nous devons y concevoir notre progrès.* » Peut-être que nous dirions les choses un peu différemment aujourd'hui, mais en tout cas il ne s'agit pas de parler uniquement de la phobie, mais à propos de la phobie de ce que la dimension « Autre, » - pas seulement étrangère, mais, à l'aide de Lacan, précisément « Autre » - de l'inconscient introduit dans ces questions de relation de désir

à un objet. Vous savez que la question est formulée par lui, dans ce séminaire ainsi : Comment se « conquiert » la métaphore ? C'est-à-dire que l'objet d'être toujours autre que ça, en même temps qu'il a affaire à l'inconscient, a une structure métaphorique. D'ailleurs, ici, l'accent est mis beaucoup plus sur la dimension métaphorique que sur la dimension métonymique de l'objet. La grande nouveauté de Lacan en face de la philosophie classique qui pose une symétrie entre sujet et objet, - je pense par exemple à Descartes qui doit d'ailleurs poser la garantie divine d'une possible relation entre les deux, ou à Kant, pour qui la connaissance des phénomènes laisse « la chose-en-soi » inconnaissable, ou encore plus proche de Lacan la phénoménologie d'Husserl ou de Merleau-Ponty pour qui l'objet vient remplir l'intentionnalité par laquelle un sujet le vise et le constitue - la grande nouveauté de Lacan c'est que l'objet n'est pas fondamentalement du registre de l'être ou de l'avoir. Et remarquez que Lacan dans son langage, qui est un langage de séminaire parlé très rigoureux, ne dit pas la manière dont le désir « constitue » l'objet mais dit « conquiert ». Il signifie qu'il y a quelque chose qui n'est pas là comme cela tout donné, mais que cela ne répond pourtant pas à la constitution phénoménologique telle qu'on la lit par exemple dans la cinquième méditation cartésienne de Husserl. Pour la psychanalyse, l'objet est quasiment le réel même de la manière dont il se place dans le langage. C'est la manière dont on le désire qui fait qu'il n'est pas constituable comme un extérieur ou un intérieur et c'est tout à fait intéressant pour ce que Lacan va développer un peu plus tard dans *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, sur le pulsionnel.

Que l'objet soit avant tout point de substitution, support de substitution, c'est ce que je pense le point majeur de ce séminaire. Ce n'est donc pas l'objet dans la phobie qui intéresse ce séminaire, mais comme il le dit page 330, le séminaire du 26 juin 1957 c'est « la fonction métaphorique de l'objet phobique ». Ce qui est intéressant me semble-t-il dans le cas du petit Hans, c'est ce cheval dont on craint la morsure et dont on craint *aussi bien* la chute. Le cheval qui déboule à l'horizon de la rue fait peur au petit Hans mais il le prend, comme dit Lacan, comme secours, comme point de repère absolument essentiel dans l'ordre symbolique. Page 331, le deuxième paragraphe : » *Le cheval n'a pas d'autre fonction dans cette espèce de poésie*

vivante qu'est à l'occasion la phobie. Le cheval introduit ce quelque chose autour de quoi vont pouvoir tourner toutes sortes de significations qui, en fin de compte, donneront une espèce d'élément suppléant à ce qui a manqué au développement du sujet, aux développements qui lui sont fournis par la dialectique de l'entourage où il est immergé. Mais ce n'est là que d'une façon possible en quelque sorte imaginairement. Il s'agit d'un signifiant qui est brut, qui n'est pas sans quelque prédisposition véhiculé déjà par tout le charroi de la culture derrière le sujet. En fin de compte, le sujet n'a pas eu à le chercher ailleurs que là où l'on trouve toutes espèces d'héraldismes. C'est un livre d'images. Cela ne veut pas dire des images, cela veut dire des images dessinées par la main de l'homme, comportant tout un présupposé d'histoire, au sens où l'histoire est historiée de mythes en fragments, de folklore.» Il y a beaucoup de choses dans ce texte, ces quelques choses autour de quoi vont tourner toutes sortes de significations. Disons ce X. ce cheval ne les contient pas en lui-même toutes ces significations, et c'est bien de nous faire réfléchir là-dessus, le cheval ne permet pas d'herméneutique. C'est un point que Lacan a toujours marqué c'est-à-dire, il n'est construit pas une psychanalyse qui serait une herméneutique, le cheval ne contient pas plein de significations. Alors qu'est-ce que ça veut dire ? Il est seulement un lieu et je dirai plus tard peut-être un temps, ce sera une de mes hypothèses, un lieu qui est consacré aux voyages des significations. Peut-être est-ce pour cela que ce sont souvent des automates. Des éléments qui se meuvent par eux-mêmes. Ils sont le lieu du voyage temporel et spatial des significations qui a mon avis miment une sorte de,... la temporalité de la chaîne signifiante même si la chaîne signifiante est à plusieurs épaisseurs et pas forcément aussi linéaire que les linguistes le pensaient. Donc c'est une place, et page 335: «*Je vous l'ai dit, le point de transformation absolument radical, est celui où l'enfant découvre une des propriétés les plus essentielles d'une telle situation, c'est qu'à partir du moment où l'ensemble est logifié - c'est-à-dire où on a suffisamment joué avec la chose avec laquelle on peut se livrer à un certain nombre d'échanges et de permutations - ce n'est pas autre chose qui se passe dans cette transformation initiale, et qui sera décisive à savoir le dévissage de la baignoire - la transformation de la morsure dans ce quelque chose qui est tout à fait différent, en particulier pour le rapport entre*

les personnages. C'est un peu autre chose que de mordre goulûment la mère comme acte ou appréhension de sa signification comme bien naturelle, voire de craindre en retour cette fameuse morsure qu'incarne le cheval, ou de dévisser, de déboulonner la mère, de la mobiliser dans cette affaire, de faire qu'elle entre, elle aussi, et pour la première fois, comme un élément mobile, et du même coup, comme un élément équivalent dans l'ensemble des systèmes de ce qui va à ce moment là alors être une espèce de vaste jeu de boules à partir de quoi l'enfant va essayer de reconstituer une situation tenable, voire d'introduire les nouveaux éléments qui lui permettront de recristalliser toute la situation.» Cette espèce de vaste jeu de boules permet des permutations, me faisait penser à une critique lacanienne tout à fait intéressante des spéculations de Descartes sur le billard. En tout cas, le sujet ne se situe pas dans ce qu'on peut appeler familièrement « la boule », et ne répond sans doute pas à un imaginaire sphérique. Ce que fait Lacan est tout autre chose, le sujet n'existe que dans son rapport avec l'objet au cœur de la tresse de signifiants, il est le lieu des relations d'un jeu de boules. Il y a ce jeu de mots, le jeu de boules peut s'entendre *Je* : Ce qui compte c'est un système de permutations, de substitutions par lequel va se déterminer la division du sujet. Le sujet est divisé par ce qu'il est pris dans la métaphore des signifiants.

Le deuxième point intéressant de ce texte, c'est le point où Lacan aborde quelque chose qui pourrait être interprété comme un passage de l'imaginaire au symbolique, le moment où un sujet aurait suffisamment joué à ce jeu de substitution, et aurait élaboré « une situation tenable », comme le dit Lacan. Qu'est-ce que cela veut dire *suffisamment* joué? C'est la même question que lorsque Winnicott dit « une mère *suffisamment* bonne » qu'est-ce que ça veut dire *suffisamment* ? Nous pouvons alors répondre à ce que des petits maîtres lacaniens répètent à partir des deux séminaires « *La relation d'objet* » et « *Les formations de l'inconscient* ». Le petit Hans dans sa phobie en serait resté à l'imaginaire, avec sa petite baguette de chef d'orchestre. Il y aurait là comme une dépréciation de l'imaginaire. Certes, dans ces années, Lacan élabore le symbolique, le construit, mais cela ne veut pas dire pour autant qu'il y ait un primat du symbolique.

En tout cas, avoir *suffisamment* joué avec des permutations même si les éléments en sont imaginaires, à quel point cela se détermine-t-il comme pure opération, c'est-à-dire comme opération symbolique ? La permutation prise elle-même, est une façon de poser le symbolique, c'est une permutation réelle d'une opération symbolique. Sinon, Lacan n'aurait pas parlé de la fonction poétique de la phobie en reprenant sur ce point le vers qui célèbre la fécondité de Booz en même temps que celle de la création poétique dans le poème de Victor Hugo. Affirmer « la fonction poétique de la phobie », c'est affirmer que quelque chose de nouveau est produit. C'est dire que je ne pense pas que nous puissions faire les arrogants et plaindre du haut d'une estrade ce pauvre petit Hans qui serait resté sur le plan d'imaginaire. Encore une fois, il ne s'agit pas de parler de la phobie pour Lacan, il s'agit de savoir ce qu'est la formation d'un objet en même temps que les formations de l'inconscient. Dans ce texte il parle de la formation de l'objet et c'est pas pour rien que l'on parle des *formations de l'inconscient* dans le séminaire qui est presque jumeau.

Reprenons donc la question, A quelles conditions, pour la psychanalyse, une permutation peut-elle rester imaginaire ? Elle le reste sans doute quand on n'y substitue que des équivalents. Pour Lacan l'imaginaire par exemple, ce pourrait être l'ensemble de tous les possibles. Un peu ce que pensait Leibniz à propos du « jeu » de Dieu. Or la métaphore dont parlent les poètes et Lacan ne substitue pas des choses tout à fait équivalente. Pour parler d'équivalence, à quoi revient l'infinité des possibles, il faut une *commune mesure*, ce n'est pas de l'altérité réelle, c'est de la différence soutenue par exemple par le jugement de Dieu, même si cette différence est pensée de façon extrêmement raffinée et rigoureuse par Leibniz. La métaphore, elle, met en substitution des choses tout à fait hétérogènes. Et c'est là que se marque la place de l'inconscient. L'inconscient n'est pas une conscience cachée, c'est quelque chose d'autre qui a ses lois propres, et qui met ensemble des éléments hétérogènes, dont l'aspect imaginaire incongru n'est que le signe après tout frivole. L'incongru n'est que le faire valoir de quelque chose d'hétérogène à l'intérieur même de ce qui est métaphorique dans la chaîne du langage faite de substitutions poétiques, dit Lacan.

Parler donc de « la fonction poétique de la phobie » dans la formation d'objet, nous fait

comprendre qu'un objet n'est pas ce réel brut qu'on pourrait viser dans une imagination de l'immédiateté.

Il me semble que nous pouvons tirer un certain nombre de conséquences de tout cela, des conséquences épistémologiques et méthodologiques et des conséquences cliniques. Lacan, lorsqu'il pose la question de la formation de l'objet, fait comme Freud lorsqu'il parle du souvenir d'enfance de Léonard de Vinci. Freud ne fait pas un exposé sur Léonard de Vinci, mais, me semble-t-il, fait une réponse à Yung, qui posait, faisant appel en particulier à la création artistique, écriture et musique, l'idée de plusieurs *libidines*, un pluriel, donc, de la *libido* dont une part seulement serait sexuelle. À cela, dans l'écrit sur Léonard de Vinci, Freud répond par l'unicité de la libido, toujours énergie sexuelle, mais dont le destin, en ce cas, est d'apparaître comme déssexualisée. C'est-à-dire que le propos de Freud, dans ce texte, n'est pas tant de parler de l'objet d'art, de Léonard de Vinci, de sa psychologie, que d'élaborer une réponse théorique, dans son échange avec ses élèves, sur la question du désir. Est-ce que la libido, qui apparaît quelquefois comme non sexuelle, selon lui, dans la création artistique, en tout cas sublimée, est une autre libido ? - Mais non dit Freud, c'est la même. Le projet de Lacan ne me semble pas de déployer un exposé clinique sur un cas, mais de poursuivre d'une élaboration théorique. Et dans ce séminaire la question porte sur la conception que l'on doit se faire de l'objet dès lors qu'on tient compte de l'existence de l'inconscient. Remarquons par ailleurs que Lacan conteste la déssexualisation du désir sublimé. Vous vous souvenez sans doute que dans le séminaire sur *L'éthique*, il dit que sublimer c'est élever l'objet à la dignité de la chose. Et ce n'est pas sans importance dans notre propos sur l'objet que de rappeler, ce qui est dans l'édition du Seuil page 179 du séminaire sur *L'éthique*, à propos de Dante et de Béatrice:

«Le fait qu'à l'occasion son corps soit décrit comme g'ra delgat e gen, c'est-à-dire qu'extérieurement les dodues faisaient partie du sex-appeal de l'époque - e gen veut dire gracieuse -, ne doit pas vous tromper, car on l'appelle toujours ainsi. Dans ce champ poétique, l'objet féminin est vidé de toute substance réelle. C'est cela qui rend si facile dans la suite à un tel poète métaphysique, à un Dante par exemple, de prendre une personne dont on sait qu'elle a

bel et bien existé - à savoir la petite Béatrice qu'il avait énamourée quand elle avait neuf ans, et qui est restée au centre de sa chanson depuis la Vita Nuova jusqu'à la Divine Comédie et de la faire équivaloir à la philosophie, voire au dernier terme à la science sacrée, et de lui lancer appel en des termes d'autant plus proches du sensuel que ladite personne est plus proche de l'allégorique. On ne parle jamais tant en termes d'amour les plus crus que quand la personne est transformée en une fonction symbolique.»

Pour Lacan, il me semble qu'il n'y pas, à proprement parler de processus de déssexualisation dans la sublimation, c'est peut être ce qui la distingue de l'idéalisation. Mais quand la personne est « transformée en une fonction symbolique », il s'agit d'autre chose. Lisons encore cette phrase qui me semble intéressante pour le propos d'aujourd'hui :

«Nous voyons ici fonctionner à l'état pur le ressort de la place qu'occupe la visée tendancielle dans la sublimation, c'est à savoir que ce que demande l'homme, ce qu'il ne peut faire que demander, c'est d'être privé de quelque chose de réel. Cette place, tel d'entre vous, me parlant de ce que j'essaie de vous montrer dans das Ding, l'appelait, d'une façon que je trouve assez jolie, la vacuole.»

Alors quand nous répétons après Lacan que sublimer c'est élever l'objet à la dignité de la Chose, il faut faire attention, la Chose n'est pas le monument plein d'un objet. C' en est la béance réelle. La Chose, *das Ding*, c'est du réel béant. Et c'est quelque chose - vous l'avez lu dans le séminaire « *La relation d'objet* » - c'est quelque chose qui est mis ici en rapport avec la privation. Or, énonce Lacan, la privation, c'est ce qui touche directement le processus de symbolisation. Il dit page 39 du séminaire et c'est intéressant parce que c'est une leçon qui vient juste après un exposé de Françoise Dolto:... « *dans la privation il n'y a que purement et simplement que quelque chose qui est dans le réel, limite réelle, béance réelle, mais assurément qui n'a d'intérêt qu'à ce que nous, nous y voyons, que ça n'est pas du tout quelque chose qui est dans le sujet.»* Cela signifie que l'objet n'est pas un rêve idéalisé. Ce n'est pas le rêve de l'idéalisme. « *Pour que le sujet accède à la privation il faut qu'il symbolise déjà le réel, qu'il conçoive le réel comme pouvant être autre chose qu'il n'est.* »

C'est ce que j'ai essayé de vous dire

depuis mon exemple clinique de départ. Dès lors, la question de tout le séminaire peut se formuler ainsi : Comment le sujet est-il amené à symboliser ? Serait-ce ramener la sublimation au processus de symbolisation même ? Effectivement, chez Lacan on peut parfois se poser la question. De fait, on peut remarquer que l'imaginaire dans l'objet d'art *se sait* leurre, et se montre *suffisamment* leurre pour faire apparaître symboliquement une béance réelle. Béance réelle qui oblige en retour à la symbolisation par la parole et l'écrit. L'une des formes de cette obligation est la phobie. Pourquoi nous sommes obligés à symboliser ? Lacan remarquait que les enfants passent tous par ce moment phobique. Et il demande avec humour pourquoi les enfants se sentent si obligés d'avoir peur des lions qui, remarque-t-il, ne sont pas des animaux si proches. Qu'est-ce que cela veut dire, obligation d'avoir peur? Cette peur qui est constitutive de ce tressage de l'objet par le signifiant, cette obligation d'avoir peur, je l'entends, comme une sorte de supplication pour entrer dans le monde des signifiants des adultes et dans le rapport au signifié caché sexuel. Un enfant, vous l'avez observé, rit avec les adultes de plaisanteries sexuelles auxquelles il ne comprend pas encore grand-chose, tout en sachant que « c'est là », en sachant que « c'est là » dans des paroles des parents, l'indication d'une place. Et, par rapport au petit Hans, le cheval, il n'est qu'une indication d'une place. Par la monstration de sa peur, le petit Hans supplie d'avoir part à ce qui s'échange de sexuel entre ses parents et leur analyste, Freud. Et vous savez que Freud ayant offert au petit Hans un petit cheval à bascule, cet objet a été comme ce qui serait l'indication de cette place où l'enfant pressent qu'il y a quelque chose où il faut aller. Nous pourrions avancer que le cheval est alors seulement l'index d'une place, il est *ça, là*. Il est *ça* à la place *là* d'autre chose, à la place de ce quelque chose d'autre et inconnu au fondement du langage, sans doute l'énigme du signifiant par rapport au signifié. Il est *ça* tant qu'il ne revient pas à être un signifiant comme les autres, mais pour un temps il est *ça*, à la place d'autre chose qui produirait la participation à la jouissance de la parole des adultes. L'objet phobique est *ça* à la place de ce quelque chose qui s'il n'est pas borné par des repères symboliques serait l'imminence d'une jouissance déferlante qui ne serait pas alors nécessairement la jouissance sexuelle balisée par le phallus mais qui pourrait suivre le courant

de la pulsion de mort. On pourrait donc se risquer à dire que la localisation de l'objet phobique est l'imaginarisation spatialisante de ce qui est craint de façon temporelle : L'irruption sans bornes de la jouissance, l'imminence de la jouissance, c'est-à-dire le prochain tel que Lacan le définit dans le séminaire sur l'éthique. On pourrait alors penser, que cette sorte d'obligation à la peur que joue et répète l'enfant, est à la fois comme jouissance vécue, un mime d'une jouissance inconnue et crainte d'une jouissance dévastatrice, c'est-à-dire un exercice de limites à la jouissance. Non, vous voyez, *un objet ce n'est pas si simple*, car s'il prend naissance dans le passage phobique, de l'enfant il organise la vie pulsionnelle avec cheval, loup ou lion ou autre monstre, tous les orifices -et pas seulement l'oralité avec la morsure-, tous les orifices étant en alerte d'une jouissance dont l'enfant n'a que le pressentiment. La résolution ordinaire, c'est que l'objet phobique va perdre sa fonction, deviendra inutile dès que quelque chose venant du père va pouvoir situer la jouissance sexuelle comme étant faite de langage et impliquant de ce fait un hiatus entre hommes et femmes. Hiatus pour lequel le phallus sera le tenant-lieu d'une inscription sexuelle mais qui ne résout pas cette altérité entre hommes et femmes qui sera fondée par Lacan dans le séminaire « *Encore* ».

Nous avons donc beaucoup à apprendre

de l'objet phobique, objet tressé, noué avec la symbolisation même et posant l'énigme du rapport entre symbolique et réel.

Aujourd'hui, à ce moment où la consommation en général fait croire qu'il y aurait un bon objet automatiquement branchable sur des récepteurs de satisfaction, il est intéressant de relire ce séminaire. Car la complexité pulsionnelle découverte par la psychanalyse est autre chose qu'un ensemble de récepteurs branchables. Sommes-nous à une époque où fleurirait la phobie ? Est-ce lié à la perte progressive de la valeur de l'autorité paternelle, lorsque les parents sont suppliés par leurs enfants de se tenir comme des parents, où les parents veulent être reconnus comme dans un partenariat symétrique comme des parents par leurs enfants ? Est-ce que notre époque favorise une extension de la solution phobique à cette carence du point de repère paternel dans les processus de symbolisation ? La question est fort complexe et pour y répondre il faudrait faire intervenir de nombreux paramètres mais dont nous pouvons dire déjà qu'il vont dans le sens forcé d'un nivellement des différences et d'oppositions symétriques. En tout cas, si c'est l'élément persécuteur paranoïaque qui marque notre vie sociale et la valorisation par les médias de tout ce qui peut faire motif à la peur, nous sommes souvent complices, nous jouons beaucoup à nous faire peur.